

# Sacralisation et profanation dans *La Légende d'Ulenspiegel*

Éric LYSØE

Centre de Recherche sur l'Europe littéraire (Mulhouse)

On a consacré beaucoup d'énergie à rechercher dans *La Légende d'Ulenspiegel*<sup>1</sup> quelques souvenirs du passage de Charles De Coster à la Loge des Vrais Amis de l'Union et du Progrès réunis. Trop peut-être, à considérer les résultats obtenus. Car si les traces qu'ont laissées dans l'œuvre la pensée libérale et l'idéal maçonnique sont indéniables, celles qu'on a cru devoir attribuer au symbolisme de l'Ordre laissent sceptique. Les images qui en découlent empruntent en effet aux sources mêmes de la pensée hermétique occidentale et présentent de ce fait fort peu de singularité. Il faut une certaine candeur pour identifier les sept têtes couronnées du quatrième livre aux sept maîtres requis pour la fondation d'une loge<sup>2</sup>, — et beaucoup d'arbitraire pour reconnaître, dans « la scansion du numéraire (trois, sept, neuf, etc.) » qui traverse l'ouvrage, la marque d'une « présence initiatique maçonnique »<sup>3</sup>.

Aussi n'est-ce pas cette perspective qu'ébauchent les lignes qui suivent, mais bien plutôt celle qui consiste à reconnaître dans *La Légende* la présence d'une poétique fondée sur une représentation de la Belgique chère aux milieux francs-maçons. En faisant de la Révolte des Pays-Bas la toile de fond de son roman, De Coster poursuit en effet une réflexion qu'ont initiée plusieurs personnalités influentes de l'Ordre. Jean-Jacques Altmeyer, professeur à l'Université Libre de Bruxelles, membre de la Loge des Amis philanthropes et protecteur de De Coster, donne en 1853 à la « Revue trimestrielle » un article dont l'auteur de *La Légende* se souviendra : *Une succursale du Tribunal du Sang*. Autre maçon notoire,

---

1. Tous les extraits cités seront empruntés à la réédition suivante : Bruxelles, Labor, coll. « Espace Nord », 1983-4, 2 vol. Dans les notes, les chiffres romains ne renverront donc pas aux cinq livres composant l'ouvrage de De Coster, mais à la tomasion de cette édition de référence (I = Livre 1, II = Livres 2 à 5).

2. Voir Adolphe NYSENHOLC, *La Légende de Thyl Ulenspiegel, chef d'œuvre maçonnique ?*, « Problèmes d'histoire du christianisme », 10, 1981, p. 71. Le contexte dans lequel apparaissent les sept têtes couronnées fait bien plutôt référence à l'Apocalypse.

3. Guglielmo ADILARDI, *Éléments pour une interprétation ésotérique de la Légende de Thyl Ulenspiegel de Charles De Coster*, in Anna SONCINI (éd.), *Jeux de langue. Jeux d'écriture*, Bologne, Clueb, « Belœil », 1995, p. 29.

Nestor Considérant publie ses *Études sur la Révolution dans les Pays-Bas espagnols* et son « frère » Charles Potvin un drame sur le même sujet : *Les Gueux*. De leur côté, Gustave Renson, Paul Ithier, Gustave Jottrand et Albert Lacroix traduisent les ouvrages que Prescott et Motley consacrent à la question. L'historien Henne, admis en même temps que Charles de Coster au sein des Vrais Amis de l'Union et du Progrès réunis, publie de 1858 à 1860 une *Histoire de Charles Quint* et Charles Rahlenbeck, membre lui aussi de cette loge, un ouvrage sur *L'Inquisition et la Réforme en Belgique*. Tous, comme le rappelle John Bartier, voient « dans les luttes menées par les protestants » du XVI<sup>e</sup> siècle « le premier épisode du combat qu'ils livr[ent] eux-mêmes »<sup>4</sup>. À leurs yeux, de ce fait, les événements dramatiques qui ponctuent le règne de Philippe II en viennent à augurer du double clivage auquel se trouve confrontée la société belge entre 1830 et 1850. Ils préfigurent évidemment le mouvement d'indépendance, la coupure définitive d'avec les Pays-Bas. Mais ils annoncent *parallèlement* l'émergence d'une nation bipartite où s'opposent de plus en plus manifestement les francs-maçons libéraux et les catholiques conservateurs.

Cette représentation stratifiée de l'histoire engendre cependant une inépuisable contradiction. Car le parti dont le citoyen de 1850 est invité à épouser la cause, celui des protestants de Guillaume d'Orange, est frère de l'opresseur contre lequel s'est soulevée la Belgique de 1830. Il y a donc là une aporie sur laquelle vient nécessairement buter tout discours qui se revendique à la fois du patriotisme et de la maçonnerie. Or, toute à exalter les vertus de l'émancipation et dans le même temps une « libre croyance » préfigurant l'idéal de la *libre pensée*<sup>5</sup>, *La Légende d'Ulenspiegel* se nourrit de ce paradoxe. Elle place son lecteur au cœur de la Belgique libérale, mais en marge de son espace géographique. Elle s'organise ainsi pour l'essentiel autour d'une procédure contradictoire de sacralisation et de profanation. Si la quête héroïque conduit les protagonistes à révéler une frontière conçue comme une limite territoriale inviolable, elle les invite parallèlement à déplacer cette ligne symbolique sur le plan idéologique pour en susciter une nécessaire transgression<sup>6</sup>. De ce fait, l'idéologie maçonnique influe

---

4. John BARTIER, *Laïcité et franc-maçonnerie*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1981, p. 10.

5. « Libre croyance » (I, p. 73), « libre conscience » (I, p. 157 et 190), « libre parler » (I, p. 151 ), « libres temples » consacrés au « Dieu des libres » (II, p. 362 ) : le qualificatif que reprennent en chœur les slogans protestants n'est évidemment pas neutre. La notion de libre *examen* des textes bibliques que Luther place au centre de la Réforme a été reprise par les fouriéristes, par Proudhon puis par les libéraux belges. Elle triomphe chez les jeunes diplômés de l'Université libre de Bruxelles qui en 1866 fondent un journal destiné à propager les idées rationalistes et démocratiques : *Le Libre examen*. L'adjectif « libre » traduit ainsi la dualité sur laquelle se fonde *La Légende* : à travers lui s'exprime à la fois l'exigence d'indépendance nationale et un idéal de pensée « libérale ».

6. Simple caprice de l'histoire sans doute, le nom de la Loge à laquelle appartient Charles De Coster, celle des Vrais Amis de l'Union et du Progrès réunis, illustre à sa façon le jeu de scission et de fusion qui traverse l'imaginaire de l'époque.

tout particulièrement sur le cheminement des trois personnages centraux : Thyl, Lamme et Nele et contribue ainsi à façonner les différentes formes de représentations nationales imaginées par De Coster.

## Thyl : un parcours exemplaire

Par son parcours, Thyl s'inscrit nettement dans le jeu de sacralisation et de profanation qui gouverne tout le roman. Il apparaît à la fois comme le gardien de la frontière et le fer de lance d'idées qu'il voudrait voir conquérir le monde.

Divinité des bornes, le personnage occupe dès sa naissance un espace-temps intermédiaire. Il voit le jour à Damme, cité qui doit son nom à une digue (*dam*), et donc à une ligne de démarcation entre la terre et l'eau, mais qui surtout occupe une position tout à fait révélatrice. Siège de la douane du Zwin, la ville a longtemps été en effet un lieu cosmopolite où toutes les nations d'Europe tenaient comptoir. Après la division des Dix-Sept Provinces, elle fut incorporée au système de défense des États catholiques du Sud. Y faire naître Thyl n'est donc pas seulement une façon de se conformer à une tradition locale qui identifiait l'Espiègle à Jacques van Maerlant, mort à Damme en 1300<sup>7</sup>. C'est aussi associer le terroir natal à la « précieuse ceinture »<sup>8</sup> que dessine l'architecture militaire. La situation temporelle de l'épisode souligne d'ailleurs clairement le caractère essentiellement emblématique de la géographie romanesque. Thyl en effet vient au monde à l'instant où toute la chronologie humaine semble franchir un pas. Le printemps « ouvr[e] leurs fleurs aux aubépines » tandis que « l'aube cr[ève] les nuages nocturne »<sup>9</sup>. Au cycle journalier répond le cycle annuel : nuages et buissons, ciel et terre se séparent dans un même mouvement de rupture. La naissance de l'Espiègle marque le seuil d'une nouvelle ère et fait manifestement du héros une entité protectrice de l'entre-deux, un défenseur des carrefours, un avatar de Janus et Terminus confondus.

Or c'est bien dans ce rôle de sentinelle que Thyl s'établit plus manifestement encore au terme de son cheminement. Il se retire de l'autre côté de la frontière, à Veere, dont le nom renvoie à l'idée de passage, de traversée (*veer*)<sup>10</sup>. Posté au sommet d'une tour, il assure alors des fonctions de guetteur.

---

Produit par l'association de deux ateliers, les Amis de l'Union et les Amis du Progrès, il conserve le souvenir d'une ancienne division mais la subsume sous des marques redondantes de cohérence (« vrais amis », « union », « réunis »).

7. Joseph HANSE, *Charles De Coster*, Bruxelles, Palais des Académies, 1990, p. 162-3.

8. I, p. 71.

9. I, p. 17.

10. Le mot néerlandais désigne également la plume (*de veer*) et renvoie ainsi également à la légèreté de Thyl, à la vocation aérienne, solaire du personnage comme à son destin littéraire. C'est cette double signification que développent les toutes

Même lorsqu'il descend de son observatoire, c'est pour apercevoir d'un côté « les îles libres de Zélande » et leur dispositif de fortification, de l'autre le « Philips-land » et son « monstre d'enfer » ouvrant « dans le nuage sa gueule de feu »<sup>11</sup>. La limite, toutefois, ne se manifeste pas seulement à travers de telles composantes spatiales. Elle s'affirme également comme un *no man's land* idéologique : à quelques pas de l'endroit où Thyl s'est finalement installé, un prêtre catholique officie ; un « vaillant » soldat de Guillaume à l'agonie choisit de regagner « le giron de la Sainte Église Romaine »<sup>12</sup>. À chaque instant, tout menace donc de basculer dans un camp ou dans l'autre.

La situation du héros — comme d'ailleurs son physique<sup>13</sup> — matérialise de ce fait la dialectique de l'ombre et de la lumière, de la servitude et de la liberté qui structure l'ensemble du roman, et fait s'opposer deux à deux la plupart des personnages, Thyl et Philippe II notamment, et leurs pères respectifs Claes et Charles Quint. L'Espiègle est donc loin de cultiver l'immobilisme propre aux divinités des bornes et des frontières auxquelles pourtant il s'apparente. Son prénom complet, Thylbert, signifie, nous dit-on, « riche en mouvements »<sup>14</sup>. De fait, une énergie secrète le pousse sans cesse en avant. Ce que lui fournit la frontière, c'est un espace de transgression. Baigné par le soleil levant à l'instant même de sa naissance, présenté par son père à *l'orient du monde*, il incarne ainsi le principe qu'appelait de ses vœux la Loge de l'Union et du Progrès réunis. Faire triompher la raison, chasser la superstition, tel est l'essentiel de son programme.

Nouveau Prométhée, Thyl accorde une attention particulière à cet autre porteur de lumière qu'est Lucifer. Dès 1839, François Scholaert s'était amusé à ridiculiser les francs-maçons de l'Université Libre de Bruxelles en les imaginant comme de ridicules envoyés de Satan<sup>15</sup>. En bon disciple d'Altmeyer, De Coster prend le contre-pied de telles accusations. « Vive le diable », clame-t-il en 1861 dans la « Revue trimestrielle », « c'est lui qui créa l'industrie et la philosophie modernes, c'est lui qui souffla sur le monde le libre examen, ce ver rongeur de toutes les religions »<sup>16</sup>. Or Thyl est bien fils de

---

dernières pages, dans l'épisode des îles des oiseaux.

11. II, p. 395.

12. II, p. 404.

13. Thyl qui naît coiffé, baigné par la lumière d'une « bonne étoile », porte également un point noir à l'épaule. Cette marque, en laquelle Katheline croit reconnaître l'empreinte du « doigt du diable » (I, p. 17), se révélera cependant bien anodine (I, p. 206), sans commune mesure avec celle qu'on voit apparaître sur le dos de Joos Damman (II, p. 289).

14. I, p. 25.

15. *Aux apologistes de l'Université libre. Un mot de réplique*, I, « M. Verhaegen », II, « MM. Ahrens et Altmeyer », Bruxelles, 1839.

16. Cité par John BARTIER, *Charles De Coster et le jeune libéralisme*, « Revue de l'Université de Bruxelles », XXI, 1, octobre-décembre 1968, p. 307.

ce démon-là. Son père, Claes le charbonnier, appartient visiblement à la famille des *carbonari*, engeance non moins « diabolique » que celle des francs-maçons. Petit, carré, le poil noir, « la peau de la couleur de sa marchandise »<sup>17</sup> et les yeux brillants, il semble tout droit sorti d'un conte d'Hoffmann. Il joue d'ailleurs de sa profession censément satanique lorsqu'il menace la sœur de Lamme de la plonger « dans un noir trou à charbon », où « le rouge diable d'enfer »<sup>18</sup> lui tirera les oreilles. Malgré tout, le bonhomme reste un bien gentil diable. Il s'oppose aux vrais démons que sont les nobles et les prêtres catholiques, toujours prêts à exploiter la superstition populaire<sup>19</sup>. Loin de faire de lui un oppresseur, son satanisme lui inspire plutôt un véritable culte de la lumière. Et Thyl se conforme pieusement à cet enseignement paternel. Lancé sur la piste de ce qu'un oracle obscur a mystérieusement désigné comme « les Sept », il ne parvient à résoudre l'énigme qu'en se transformant en charbonnier. Il enflamme des « statues de bois » matérialisant les Sept Vices pour en tirer tout d'abord « cendres et charbon »<sup>20</sup>. Puis, comme les « diamants sortent du charbon »<sup>21</sup>, il en extrait non point les sept vertus théologiques mais de bonnes qualités humaines.

Cette transmutation du mal gagne même la figure du diable. Peu à peu, Lucifer se débarrasse de son attirail mythologique et abandonne toute sa malice aux faux démons du parti espagnol. Si, dans le livre premier, il s'entoure encore d'un surnaturel haut en couleur, il n'est plus, au terme du roman, qu'un géant symbolique, l'Orgueil devenu Fierté noble. Il se conforme ainsi à l'image de l'ange déchu, en qui De Coster reconnaît l'humanité souffrante, « l'infatigable lutteur debout et *fier* malgré ses blessures »<sup>22</sup>. La modération qui transparait dans sa métamorphose est alors bien révélatrice de l'ambiguïté que recouvre la poétique de la limite. Elle participe de la transgression en ce qu'elle investit d'un contenu nouveau l'image d'une maçonnerie diabolique que commence à brandir la Belgique conservatrice. La flamme avec laquelle l'Espiègle carbonise les Sept est celle de feux follets représentant les victimes de l'ordre catholique. Elle permet d'inverser le processus par lequel s'est affirmée, de bûcher en bûcher, la

---

17. I, p. 22.

18. I, p. 21.

19. Joos Damman, qui se fait passer pour diable afin de séduire Katheline et la dépouiller, apparaît comme l'antithèse exacte de Claes. Gentilhomme au visage blême et enduit de particules fluorescentes, il arbore une blancheur et une lumière également feintes. Le phosphore qu'il utilise pour se grimer (II, p. 295) fait de lui un mauvais porteur de lumière — *phosphoros*, en grec — et l'oppose ainsi aux figures prométhéennes positives identifiées à Lucifer — porteur de lumière, lui aussi, mais en latin.

20. II, p. 400.

21. II, p. 399.

22. Charles De Coster, à propos de *Lucifer*, oratorio d'Emmanuel Hiel, « Revue trimestrielle », 1866, cité par Joseph HANSE, *Charles De Coster*, p. 228 (je souligne).

superstitieuse Inquisition. Dans le même temps cependant, elle opère sur un terrain intermédiaire. Elle ne métamorphose les sept vices qu'en qualités moyennes et ressortit de ce fait au principe de synthèse autour duquel s'articule le discours libéral de l'époque. La *circonspection* qu'il présuppose n'est de la sorte qu'une façon de sanctifier un espace *intercalaire*, promu au rang de frontière idéale.

Or c'est bien par un double mouvement identique que l'énigme des Sept se découvre son entière signification. Centrés sur une image visiblement équivoque, les cinq vers que Thyl doit parvenir à interpréter établissent et tout à la fois neutralisent le même système d'oppositions entre l'ombre et la lumière :

Quand le septentrion  
Baisera le couchant,  
Ce sera la fin des ruines :  
Trouve les Sept  
Cherche la Ceinture<sup>23</sup>.

Comme Thyl le découvrira au terme de ses aventures, « Sept est mauvais et sept est bon »<sup>24</sup>. Le septentrion dont le nom est lié aux sept étoiles de la Petite Ourse procède nécessairement de la même ambiguïté. Il est mauvais, en ce qu'il représente l'espace extérieur, nocturne, la portion du ciel qui ne connaît jamais le passage du soleil de la raison. Il est bon en ce qu'il équivaut à des ténèbres métamorphosées, symbole non plus de pénombre mais de clarté, noir charbon devenu pur diamant. Dans le premier cas, il est ce principe qui asphyxie le couchant, l'entraîne dans la nuit éternelle de la mort. Dans le second, il est promesse d'une aube nouvelle, image de renaissance. Et cette polyvalence se retrouve toute entière à l'instant où l'énigme prend sens :

Septentrion, c'est Neerlande  
Belgique, c'est le couchant ;  
Ceinture c'est alliance ;  
Ceinture c'est amitié ;  
[...] Alliance de conseil  
Et d'action,  
De mort  
Et de sang

---

23. I, p. 238.

24. II, p. 399.

S'il le fallait,  
N'était l'Escaut,  
Pauvret, n'était l'Escaut<sup>25</sup>.

Identifié aux *sept* provinces du Nord, le *septentrion* s'offre bien tout à la fois comme une promesse et une menace. Quant à la ceinture qui l'accompagne, elle présente la même symbolique ambiguë : elle est à la fois *l'alliance* qui rassemble et *l'Escaut* qui divise<sup>26</sup>, la *frontière* qui simultanément s'efface devant l'amitié des peuples et se maintient du fait de leurs différends. Ainsi l'énigme traduit bien un double mouvement qui consiste tout à la fois à nier et à affirmer la frontière, et confirme ainsi la portée que se découvre la quête de Thyl entre profanation et sacralisation.

## De l'âme à l'estomac

Cette double dimension n'est cependant pas le seul fait d'Ulenspiegel. D'un certain point de vue, Lamme décrit un mouvement plus radical encore que celui de son compère. Car si Thyl est explicitement défini par Katheline comme l'« esprit » du « noble peuple de Flandre », Lamme Goedzak en est, lui, l'« estomac »<sup>27</sup>. Son prénom donne ainsi tout son sens à ce qui, chez l'Espiègle, n'est encore que mouvement profanateur :

- Sais-tu [demande-t-il un jour à Thyl] où notre âme habite ?
- Non, Lamme, dit Ulenspiegel.
- C'est dans notre estomac<sup>28</sup>.

Estomac de la Flandre, le gros *Lamme* en est donc *l'âme* véritable, toute matérielle. Et contrairement à Thyl, il ne perdra jamais cette dimension élémentaire. On a donc tort de ne voir en lui qu'un faire-valoir. L'ultime action par laquelle il met un terme à ses exploits, celle qu'il appelle significativement son « grand œuvre »<sup>29</sup>, ne cède en rien à l'alchimie symbolique qu'opère l'Espiègle. Lamme a capturé un moine, le frère Cornelis Adriaensen. Et pour démontrer à quel point la graisse n'a pas la même valeur, selon qu'elle est profane ou sacrée — « claustrale »<sup>30</sup>—, il gava l'ecclésiastique avec une application exemplaire. Mais dans le même temps, Lamme se soumet à sa propre justice. Affaibli par la

---

25. II, p. 402.

26. Le nom du fleuve, en néerlandais *Schelde*, traduit bien cette dimension d'opposition : *schelden* signifie « pester [contre quelqu'un ou quelque chose] », *scheldwoord* est une injure.

27. I, p. 24.

28. I, p. 113.

29. II, p. 376, 380.

30. II, p. 354.

blessure qu'il s'est faite au combat, il demande à être couché « sur le pont du navire, vis-à-vis de la cage du moine »<sup>31</sup>. Accédant à ses instances, Thyl le fait « solidement attacher à son lit »<sup>32</sup> de peur que, dans son délire, il ne tombe à la mer. Ainsi le condamné et son bourreau se trouvent-ils dans une situation fort comparable. À point nommé, ils monteront l'un après l'autre sur la même bascule. Il appartiendra alors à chacun de constater la différence.

Or ce jugement parodique associe les deux mouvements de transgression et de sacralisation de façon aussi étroite que la métamorphose des Sept. Elle correspond manifestement à une profanation, en ce qu'elle concrétise l'équation posée par Lamme entre la croyance religieuse et la mauvaise graisse<sup>33</sup>. Elle aboutit de ce fait à une très matérielle pesée des âmes, une pesée des *Lamme*, si l'on préfère. Mais la scène célèbre également le culte du territoire national. L'épisode, qui se déroule au lendemain de la Pacification de Gand, participe d'un processus qui aboutira à la rupture des Dix-Sept Provinces. Et c'est pourquoi sans doute De Coster établit le poids de Lamme et de son adversaire à deux cent vingt livres pour l'un et trois cent quatorze pour l'autre — « livres de cinq onces, poids de Flandre », précise-t-on plus loin<sup>34</sup>. Car comme le montrent les calculs développés ci-après, Goedzak correspond de ce fait, à une once près, aux sept dix-septièmes d'un ensemble dont le moine forme le complément.

---

31. II, p. 378.

32. II, p. 379.

33. À travers cette (dé-)sacralisation de la graisse, Lamme renoue avec l'image de Prométhée. Ce n'est pas seulement en leur apportant le feu du ciel que le Titan favorise l'espèce humaine. Un autre de ses hauts faits consiste à voler les dieux à l'occasion d'un banquet sacrificiel. Après avoir séparé la viande des os d'un bœuf, il dissimule la première sous la peau de l'animal et les seconds sous la graisse blanche, cette « bonne » graisse qui d'ordinaire recouvre les chairs. Zeus, ainsi trompé, choisit la mauvaise part et abandonne aux hommes ce qu'il pense être les os. Symboliquement, le dieu des dieux s'adjuge donc le domaine de la mort et du religieux, des saintes reliques et des lampes à huile rituelles.

34. II, p. 390.



Lamme pèse 220 livres flamandes, soit 1100 onces, Adriaensen 314 livres flamandes, soit 1570 onces :

- Lamme =  $\frac{220 * 100}{534} = 41,2 \%$ , soit environ 7/17 de la masse totale.
- Adriaensen =  $\frac{314 * 100}{534} = 58,8 \%$ , soit environ 10/17 de la masse totale.

Si l'on définit  $n$  et  $n'$ ,  $x$  et  $y$ , comme les termes d'une proportion  $\frac{n}{n'} = \frac{x}{y}$  où  $n$  équivaut au nombre de Provinces du Nord,  $n'$  au nombre de Provinces du Sud et  $y$  au poids de Frère Adriaensen, 314 livres ou 1570 onces, on obtient :

$$\bullet \frac{n}{n'} = \frac{7}{10} = \frac{x}{y} = \frac{x}{314} \Rightarrow x = \frac{314 * 7}{10} = 219,8 \text{ livres ou } 1099 \text{ onces, soit une once de moins que le poids de Lamme.}$$

---

Lamme a donc presque le même *poids* que les sept Provinces protestantes du Nord et son adversaire le même *poids* que les dix Provinces catholiques du Sud. L'infime différence qui subsiste : une once, définit à elle seule toutes les modalités de la profanation : elle concrétise l'épaisseur de la frontière, sa subordination à un perpétuel processus de déplacement. D'ailleurs, quand Lamme quitte le navire, il abandonne Cornelis aux Gueux, lesquels continuent à nourrir le détenu. Lorsqu'ils le relâcheront, le gros moine pèsera désormais « trois cent dix sept livres »<sup>35</sup> ; l'équilibre atteint par Lamme se sera définitivement rompu...

Cette mise en rapport des forces n'a cependant rien d'une plaisante digression. Car elle met véritablement terme à la quête de Lamme. Celui-ci n'a cessé dans tout le roman de chercher sa femme, la belle Calleken, détournée de ses devoirs conjugaux par son confesseur. Or, le religieux malfaisant qui l'a ainsi maintenue sous son influence n'est autre qu'Adriaensen. Par le jugement de la Sainte Bouche, Lamme va enfin retrouver son épouse et donner un sens à son histoire. Il n'abandonne donc pas gratuitement à son adversaire toute la graisse, bonne ou mauvaise. Ce qu'il cède en nourriture, il le récupère en tendresse et en virilité. S'il laisse se dérégler le culte nourricier auquel il s'était consacré, s'il quitte même définitivement ses cuisines, c'est pour se débarrasser de tout ce qui le faisait considérer comme une femme<sup>36</sup>. Par contrecoup, son adversaire se dévirilise — il n'est plus qu'un

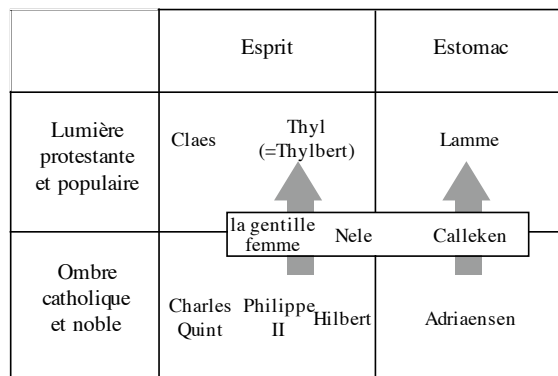
---

35. *Ibid.*

36. Dans le livre deuxième, une « coquassière » [cuisinière] se moque tout à la fois de la fidélité dont Lamme fait preuve à l'égard de son épouse et de la propension qu'il a à substituer les plaisirs de la table à ceux de la chambre, en le surnommant « ma femme ! » (II, p. 9).

« chapon » —, tandis que de son côté, l'épouse frigide se féminise : entr'aperçue tout d'abord comme une « forme d'homme », Calleken ne tarde pas à manifester des traits physiques qui font suspecter un « faux homme », puis reconnaître les « hanches fortes, genoux ronds [et] bassin large »<sup>37</sup> d'une vraie femme.

Ainsi, tout en concluant la quête de Lamme, l'ordalie de la graisse s'accompagne d'un déplacement du féminin. Calleken passe de Cornelis à Lamme et d'une féminité niée à une féminité affirmée. Or à bien considérer l'œuvre, cette migration est au cœur même de la structure narrative. Comme le montre le schéma ci-après, on en retrouve la trace dans le système qui oppose Thyl et Lamme à Philippe II et Cornelis comme l'ombre à la lumière. Aux chapitres 25-26 du livre premier, une gentille dame flamande annonce l'histoire de Calleken. Elle fuit les avances de l'héritier d'Espagne, quitte Valladolid pour rejoindre les terres belgiques, et là se laisse courtiser par l'Espiègle, dont c'est la première aventure galante. Son parcours préfigure ainsi celui de Nele qui, de son côté, fuit le méchant HILBERT pour retrouver Thyl, alias T(-)HYLBERT l'Espiègle.



## Dynamiques féminines

Plus largement, la pesée à laquelle se soumettent Cornelis et Lamme comme deux inculpés livrés à la même question vient clore une série d'interrogatoires où un homme et une femme se trouvent simultanément torturés. L'épisode apparaît ainsi comme une ultime variation autour du supplice de Thyl et de Soetkin ou celui de Joos et de Katheline. Il fait également écho à la mort concomitante de la reine Marie et d'un artiste flamand. À chaque fois, de subtils échanges entre les deux victimes, entre le féminin et le masculin, annoncent l'étrange économie qui s'établira entre Goedzak et son double. Les femmes jouent donc un rôle essentiel dans le dynamisme de *La Légende*. Sans Katheline, sans Nele,

<sup>37</sup> II, p. 381.

Thyl ignorerait d'ailleurs tout de Lucifer et de l'énigme des Sept : c'est grâce aux secrets que les sorcières se transmettent de mère en fille que le héros parvient finalement à triompher de toutes les épreuves.

C'est pourquoi l'opposition binaire en vertu de laquelle les protagonistes masculins se répartissent entre ombre et lumière, de part et d'autre d'une frontière symbolique, ne se transcrit en programme narratif que par l'entremise des personnages féminins. Au système actoriel qui oppose Thyl et Lamme à Philippe II et Cornelis se superpose un second système articulé non plus autour d'individus mais de couples. Or à la différence de la première, relativement statique, cette seconde structure définit les principaux mouvements qui parcourent le roman et assure ainsi le transfert de la synchronie à la diachronie. Le temps de la diégèse comme celui de la narration s'y trouvent en effet directement impliqués. Car ce sont à la fois deux générations de protagonistes et deux types extrêmes de situations initiales et finales qui s'opposent. La conjonction ou la disjonction des univers masculins et féminins fonde donc le récit jusque dans son *déroulement* :

	Génération I séparation finale	Génération II conjonction finale
Amour partagé conjonction initiale	Claes et Soetkin	Thyl et Nele
Amour contrarié séparation initiale	Joos et Katheline	Lamme et Calleken

Par le mouvement qu'elles insufflent à l'ensemble de l'œuvre, les femmes introduisent un tiers terme dans le débat binaire qui oppose Espagnols et Flamands, catholiques et « libres » croyants. Ce faisant, elles incarnent la médiation à laquelle parvient l'Espiegle au terme de ses aventures. Aux côtés de Thyl, l'esprit, et de Lamme, l'estomac, Nele incarne donc naturellement « le cœur de la mère Flandre »<sup>38</sup>. Comme l'Espiegle, elle est un principe éternel, mais comme Goedzak, un simple viscère. Aussi réduit-elle à leur dimension profane ces cendres que Thyl sent battre sur sa poitrine et qu'il est allé puiser dans le cadavre carbonisé de son père, à l'endroit où le cœur n'a laissé que la forme d'un trou. L'organe pulvérisé de Claes se rapproche de l'âme telle que la conçoit Katheline lorsqu'elle

---

38. II, p. 405. Voir également I, p. 24.

implore : «Faites un trou, l'âme veut sortir». C'est bien ce *trou*, ce sentiment d'une présence immatérielle que vient finalement combler Nele par sa réalité toute charnelle. Elle introduit ainsi une nouvelle inconnue dans l'équation posée par Goedzak entre l'âme et le ventre. Avoir du cœur n'est-ce pas d'ailleurs faire preuve de courage, une autre façon d'avoir de l'estomac ?

C'est bien cette tierce présence, toute féminine dont témoigne, tant par sa genèse que par sa structure, le titre de l'ouvrage à travers les états successifs qui sont parvenus jusqu'à nous<sup>39</sup> :

- A : *Aventures joyeuses et glorieuses de Thyl Claes Uylenspiegel au pays de Flandre et ailleurs* (1859).
- B : *Vie et aventures joyeuses et glorieuses de Thyl Claes Uylenspiegel au pays de Flandre et ailleurs* (1861).
- C : *La Légende d'Ulenspiegel* (1867, éd. or.).
- D : *La Légende et les aventures d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak* (circa 1868).
- E : *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs* (1869, 2<sup>e</sup> édition).

L'évolution que fait apparaître un tel relevé permet en effet de distinguer une double structuration à peu près parallèle aux deux systèmes de personnages. Elle met en évidence la présence d'un noyau binaire qui tend progressivement à se développer tout en manifestant de plus en plus nettement la double veine comique et épique, incarnée respectivement par Lamme et Thyl. Le titre A reprend «joyeuses et glorieuses» en «Flandre et ailleurs», B ajoute «Vie et aventures», tournure à laquelle D substitue «La Légende et les aventures», formule complétée par le double complément du nom : «d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak». On voit ainsi progressivement se dessiner deux paradigmes, celui de l'épopée *glorieuse* et celui de la *joyeuse* comédie, bientôt incarnés dans un couple de protagonistes exemplaires : Thyl et Lamme.

Ce tissu binaire, où alternent féminin et masculin — Légende vs Thyl — et surtout singulier et pluriel — Légende vs aventures — se resserre au fil des ans pour produire en 1869 (E) le syntagme «au pays de Flandres», dont l'*s* final est plutôt rare chez le De Coster de *La Légende*. L'apparition tardive de Lamme Goedzak dans le titre D prolonge ces jeux : le compagnon de Thyl, en effet, simule une présence plurielle en s'imposant à la fois par son nom et son prénom, là où l'Espiègle n'est désigné que par son seul surnom — un surnom d'autant plus uniforme qu'il *neutralise* la dualité : *Uyl en Spiegel*, hibou et miroir, «sagesse et comédie»<sup>40</sup>.

---

39. Voir Joseph HANSE, *Charles De Coster*, p. 132-3.

40. I, p. 11.

Cet antagonisme contrarié ne gouverne pas cependant l'ensemble des variantes. Il laisse place également à un rythme ternaire, repérable dès l'origine. En 1859, « Thyl [1] Claes [2] Uylenspiegel [3] » fournit un *pattern* syntaxique que reproduisent toutes les parties du titre : « Aventures [1] joyeuses [2] et glorieuses [3] », « au pays [1] de Flandre [2] et ailleurs [3] ». En 1868, la dissémination des noms du héros épique au couple « Ulenspiegel [1] et Lamme [2] Goedzak [3] », complétée un an plus tard par le retour du circonstanciel final : « au pays [1] de Flandres [2] et ailleurs [3] », montre bien l'instabilité du terme médian, puisque l'ensemble « d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak » [1 « et » 2+3] répond à la formule « au pays de Flandres et d'ailleurs » [1+2 « et » 3]. Cette dynamique impose d'ailleurs en 1869 un troisième adjectif, « héroïques », associé à « joyeuses et glorieuses », mais placé au premier rang. Apparemment *imprévisible*, l'introduction de ce nouveau terme rompt le parallélisme jusque là établi entre Thyl et « glorieuses » d'une part, Lamme et « joyeuses » d'autre part. Le mot ferait même double emploi avec « glorieuses » s'il n'introduisait une nuance supplémentaire de *courage*. Il traduit donc, à travers cette référence implicite au *cœur*, la présence subreptice de Nele et montre à quel point le rythme ternaire procède *implicitement* de l'ordre féminin. Ainsi par sa structure comme par sa logique, le titre s'impose comme l'icône du processus qui gouverne toute la poétique de *La Légende* : une opposition binaire, sacralisée par la frontière que matérialise ici la conjonction de coordination, y est sans cesse neutralisée et dynamisée — en un mot : profanée — par l'introduction d'un tiers terme lié au féminin.

## La Vierge et l'androgynie

Par les transmigrations qu'elle effectue, comme par les transformations qu'elle subit, la femme exprime donc l'ambiguïté qui gouverne *La Légende*. Elle s'identifie au principe même de la transgression, mais incarne dans le même temps une limite inviolable. Aussi se voit-elle attribuer deux rôles caractéristiques, celui de la vierge et celui de l'androgynie, à partir desquels s'élaborent les représentations nationales mises au point par De Coster.

Démystifiée en Thyl, grand coureur de jupons, la virginité est sublimée en Nele, l'éternelle fiancée qui sauve son bien-aimé de la potence par sa seule qualité de pucelle. À l'inverse, célébrée en Claes et Soetkin, la dimension androgynie des couples se dégrade en coupables jeux d'inversion sexuelle. Katheline offre avec Nele l'image d'une famille monoparentale au sein de laquelle la mère doit assumer toutes les fonctions, mais ce n'est que dans la mesure où la pauvre sorcière est abusée par un

amant qui l'exploite<sup>41</sup>. L'amour de Lamme n'est pas moins trompeur, qui transforme le brave garçon en *servante* de son épouse. La liberté « n'aime point les amours extraordinaires »<sup>42</sup> de ce genre. Un mal irréductible s'incarne donc dans la figure de l'hermaphrodite, jusque dans les allusions ironiques à l'efféminé duc d'Anjou, qu'on appelle, « pour qu'il y ait en son nom grâce féminine et force virile, Monseigneur Monsieur Sa Grande Altesse »<sup>43</sup>.

On voit bien par quelle logique imaginaire s'associent ces deux représentations de l'ordre féminin. La virginité est à l'image de la frontière sacrée que les premières pages du roman évoquent sous la forme d'une double blancheur, celle de l'aube et de l'aubépine. Elle est ce rempart qu'une autre aurore menace, l'*Albe* mauvaise dont un sanglant duc orne ses blasons. Associée au déplacement profanateur des femmes, l'androgynie, à l'inverse, est directement liée à la défloration. Et c'est pourquoi l'on voit Nele aussitôt après son mariage endosser un costume de soudard qui fait d'elle un « faux homme » et donc un double de Calleken.

La femme transpose donc toute la dimension amphibologique de *La Légende*. Sa présence équivoque semble même être à l'origine de l'ouvrage. Le 13 juillet 1856, De Coster consacre le *Bulletin artistique* de « L'Uylenspiegel » à un tableau de son ami Adolphe Dillens, *Femmes espagnoles*, représentant un épisode de l'entrée du duc d'Albe en Belgique. Or cet article, dans lequel Joseph Hanse n'hésite pas à voir le « point de départ de *La Légende* »<sup>44</sup>, s'attarde principalement sur deux femmes de troupe que l'artiste a placées sur fond de fermes incendiées. L'une est « une belle jeune fille rêveuse », songeant mélancoliquement à la « patrie aimée » qu'elle a quittée « pour suivre un père ou un frère », l'autre est « une jeune mère, rieuse, vêtue en soldat » et « allait[ant] son enfant »<sup>45</sup>. Ainsi déjà la vierge s'oppose à la Walkyrie androgyne, et d'autant mieux que celle-ci affiche une maternité toute nouvelle mais provocante, comme résultant d'une récente défloration. Or ce double portrait suscite un curieux renversement chez le commentateur, qui découvre bientôt « un poème dans l'idée du tableau »<sup>46</sup>. Se détachant sur « l'horrible tristesse de l'horrible guerre », les deux protagonistes cessent d'appartenir à l'armée ennemie pour imposer l'image de « l'amour qui nourrit et qui

---

41. Katheline s'offre d'autant mieux en vierge Marie « démoniaque » qu'elle évoque à l'occasion le « fruit de [ses] entrailles » (I, p. 42). De son côté, Nele, qui vient combler le « trou » ouvert dans le corps phallique de Claes à l'endroit du cœur, manifeste d'une autre façon l'indécision en matière de sexes.

42. II, p. 394.

43. II, p. 366.

44. Joseph HANSE, *Charles De Coster*, p. 132.

45. Cité par Joseph HANSE, *ibid.*, p. 131.

46. *Ibid.*

féconde»<sup>47</sup>. Préfigurant les Flamandes de *La Légende*, ces Espagnoles définissent déjà le principe en vertu duquel les Néerlandais du libre examen annonceront bientôt les Belges de la libre pensée.

La place particulière accordée à la vierge et à la femme-soldat explique sans doute que *La Légende* dans son ensemble s'inscrive dans un système de références à l'histoire de Jeanne d'Arc. De Coster, dont on sait l'importance qu'il accordait à la vertu de ses partenaires<sup>48</sup>, n'a pas attendu de rencontrer Nele pour exprimer sa fascination pour les « vraies » jeunes filles. Parmi bien d'autres, Wantje, l'héroïne des *Frères de la Bonne Trogne*, est déjà une véritable sœur de la petite bergère de Domrémy et assurément la plus remarquable des « femmes-archers d'Uccle, lesquelles tirent de l'arc comme hommes à chaque dimanche sous la protection de Madame la Vierge »<sup>49</sup>.

C'est néanmoins dans *La Légende d'Ulenspiegel* que la figure de la Pucelle d'Orléans se découvre toute sa dimension. Grand amateur de Michelet, De Coster s'est sans doute souvenu de l'*Histoire de France*. Jeanne d'Arc y apparaît en effet, à l'instar de Thyl, en divinité de la frontière. Née sur la « ligne de la Meuse », partagée entre « l'âpreté lorraine » et la « douceur champenoise », l'héroïne française appartient à la fois à cette Lotharingie des Vosges définie comme une « royauté de femmes »<sup>50</sup> et à celle des plaines, plus virile. De Coster va tout naturellement de ce fait transposer à ses personnages certains des traits de l'héroïne française. Calleken et Lamme auront ainsi surtout à résoudre la querelle de l'androgynie, à travers cette question du vêtement masculin et de la sexualisation des fonctions qui fournit l'essentiel du débat lors du procès de la Pucelle. Sans demeurer entièrement étrangers au problème, Thyl et Nele, de leur côté, interrogeront plutôt la virginité dans sa relation au sacré.

Fille d'une bonne sorcière, Nele est comme Jeanne obscurément liée à l'Au-delà. Elle est la première à entendre des voix, lors de trances médiumniques qui la font assister à l'abdication de Charles Quint. Toutefois, les osmose subtiles qui gouvernent l'histoire de Goedzak et de sa femme touchent également Thyl et sa fiancée. La mort de Claes déclenche un processus au cours duquel l'Espiegle relaie Nele pour s'imposer à son tour comme un avatar de la Pucelle. Seule Katheline en effet assiste au supplice du charbonnier. Enfermés dans la demeure du condamné, Thyl, Nele et Soetkin n'en perçoivent que les bruits. La continuité « magique » qui s'était établie entre Katheline et sa fille se

---

47. *Ibid.*

48. Voir Raymond TROUSSON, *Charles De Coster ou La vie est un songe*, Bruxelles, Labor, 1990.

49. *Les Légendes flamandes*, Paris, Slatkine, 1980, p. 35 (je souligne).

50. Jules MICHELET, *Histoire de France*, Paris, Jean de Bonnot, 1961, tome VI, p. 115.

trouve donc momentanément rompue. Nele passe au second plan du récit, tandis que Claes devient la voix surnaturelle qui parle au cœur de Thyl et lui inspire sa vocation de libérateur.

Mais si De Coster choisit de transposer au moins en partie à un homme ce qu'un autre mythe national attribue à une femme, c'est également par esprit de parodie. Thyl, coureur de jupons, offre évidemment une vision carnavalesque de la Pucelle. Son histoire d'ailleurs inverse celle de Jeanne : elle ne commence réellement que sur un bûcher, à l'endroit même où s'achève l'aventure de la Lorraine. Et le bouleversement n'est pas seulement chronologique, mais aussi symbolique. Car la mission de l'Espiègle consiste certes à délivrer une nation, mais également à défendre ce « libre travail » dont les francs-maçons contemporains de Charles De Coster chantaient volontiers les mérites. Le contrat que souscrit Thyl est ainsi bien différent de celui de Jeanne. Il ne s'agit pas de bouter l'ennemi hors de Flandre pour restituer ses domaines à un prince quelconque. Bien au contraire, la formule selon laquelle « le roi hérite » vient conclure, tel un refrain cynique, toutes les exactions. Et c'est pour préserver son maigre patrimoine que Thyl, avec l'aide de Nele, dissimule à ce roi-là l'argent de Claes. De ce fait, alors que Jeanne cherche à restaurer la grandeur de Charles VII, l'Espiègle plus modestement, mais aussi plus matériellement préserve l'intégrité de sept cents carolus, sept cents figures d'un autre Charles, *et bien tangibles celles-là*.

L'imagerie nationale française se trouve donc à double titre *naturalisée* dans *La Légende*. Un processus unique conduit à la fois à la rendre plus « flamande » — plus sacrée — et plus matérielle — plus profane. C'est encore ce que démontre Thyl, quand, de retour de Rome, il rencontre l'âne Jef. L'animal n'est certes qu'un des baudets qui vont contribuer à rendre inoubliable la silhouette du héros. Mais c'est le seul à devenir réellement son complice — un double d'autant plus impressionnant qu'on le présente comme « l'horifique monture du grand sorcier, le baron de Raix »<sup>51</sup>. De Coster, il est vrai, n'utilise pas les orthographes généralement admises pour le nom du compagnon de Jeanne d'Arc, Gilles de Rais, mais il se souvient manifestement de son histoire<sup>52</sup>. Tout comme le maréchal de France, son personnage a été « brûlé vif pour avoir sacrifié » des « enfants au diable »<sup>53</sup> et les commères qui entourent à présent son âne souhaiteraient voir également condamner l'animal comme sorcier. Harnachée de cuivre et de laine cramoisie, la pauvre bourrique semble d'ailleurs posséder une nature ignée qui la rapproche de la bête écarlate de l'Apocalypse, celle-là même que tente d'apprivoiser

---

51. I, p. 144.

52. Histoire dont Michelet se fait l'écho, après avoir conté celle de Jeanne.

53. I, p. 144.



l'expression populaire « méchant comme un âne rouge ». Mais Thyl, on s'en doute, ne s'en laisse pas compter et fait bientôt de l'animal un véritable compère.

L'épisode développe ainsi une double série de références : celles qui, depuis Michelet, voient avec Jeanne d'Arc et ses compagnons s'épanouir le patriotisme populaire ; celles qui, depuis Scholaert, font des francs-maçons belges des suppôts de Satan, des ânes trop stupides pour être réellement efficaces. Parallèlement, la scène conjugue la transgression avec la modération. Affichant sa dimension carnavalesque, Thyl chevauche ce qui reste du diabolique baron de Raix, et manifeste de la sorte sa prééminence sur le roi (*rex*) et sur la *super(-)stition*. Et si ce faisant, il ressemble à la Pucelle de Voltaire qu'on voit elle aussi en compagnie d'un baudet diabolique et pour le moins entreprenant, il est loin cependant de ressentir les émotions équivoques que le philosophe français avait prêtées à sa Jeanne<sup>54</sup>. Ainsi, jusque dans le détail, profanation et sacralisation se combinent.

\*

\* \*

Et c'est précisément telle que De Coster l'applique à un mythe national exemplaire que la vision paradoxale propre à la franc-maçonnerie a pu profondément façonner l'image de la Belgique naissante. Comment ne pas remarquer en effet que voyait le jour, quelques années avant la parution de *La Légende*, cet autre père des Belges que fut Henri Pirenne, dont la thèse centrale allait consister à voir dans la création de la Lotharingie l'origine de la jeune nation. N'était-ce pas en effet une autre façon de lier la Lorraine à la Belgique, Jeanne la Pucelle à Thyl l'Espiegle. Une chose est sûre, la conception que se fait l'historien des origines de la Belgique obéit très clairement au double mouvement de sacralisation et de profanation qui traverse toute *La Légende*. « État intermédiaire, fait de deux fragments d'États »<sup>55</sup>, la Belgique, comme la Lotharingie, semble avoir toujours été vouée à un étrange destin, celui d'une nation-tampon, alternativement soumise à la domination allemande et française, celui d'un « pays frontière »<sup>56</sup> toujours considéré comme un tout malgré son manque d'homogénéité, un pays dont l'unité a su transcender tous les clivages... Pirenne, fils de De Coster, peut-être est-ce là après

---

54. L'animal auquel Voltaire attribue deux ailes, outre un « beau poil gris », une « voix éclatante » et un « chanfrein doré », se présente manifestement comme une créature surnaturelle (*La Pucelle d'Orléans*, édition critique par Jerom Vercruysse, in VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, Genève, Institut et Musée Voltaire, 1970, chant II, v. 235-7, p. 287). Complice de Jeanne, comme l'âne de Raix l'est de Thyl, il se laisse cependant posséder par le diable et emploie dès lors toute sa faconde pour séduire Jeanne et pour lui ravir son précieux pucelage (Chant XX, p. 558-72).

55. Henri PIRENNE, *Histoire de la Belgique*, Bruxelles, Lamertin, 1900, I, p. IX.

56. *Ibid.*, p. 3.

tout ce qu'il faut à présent démontrer. Là, cependant, commence sans doute une autre *histoire* — une autre *légende*, peut-être.